

MON PÈRE, CE TERRORISTE

Du même auteur

DOCUMENT

Demain l'Algérie
en collaboration avec Étienne Balibar, Jacques Derrida,
Patrick Eveno, Mohamed Harbi *et al.*
Syros, 1995

ROMANS

Sérail killers
« Série Noire », Gallimard, 2000 et Folio Policier, 2003

Takfir sentinelle
« Série Noire », Gallimard, 2002

Il n'y avait rien de plus terrible que son regard
Nouvelle, *in* ouvrage collectif
Syllepse, 2005

World Trade Cimeterre
Roman, Cherche-Midi éditeur, 2006

LAKHDAR BELAÏD

MON PÈRE, CE TERRORISTE

Préface de Benjamin Stora

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre est édité par Patrick Rotman

ISBN 978-2-02-096782-2

© septembre 2008, Éditions du Seuil

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon père

Préface

Il a fallu plus de dix ans à Lakhdar Belaïd pour achever le livre consacré à son père. Rien d'étonnant en cela. L'exercice est particulièrement ardu. Bien sûr, il y a la question du recueil des informations. Comme beaucoup de membres de mouvements clandestins, le père de Lakhdar Belaïd a nourri la culture du secret. Plusieurs décennies après la fin de la guerre d'Algérie, même devant sa famille, il ne parlera pas. Aujourd'hui décédé, l'homme a emmené avec lui des pans entiers d'une histoire tragique. Et là réside l'autre difficulté. Le rêve d'une Algérie unie, dans ses populations, avec pour objectif une société apaisée et émancipée se fracassera contre un écueil impossible à imaginer quand Salah Belaïd rejoint le « mouvement national ». Une vendetta, un conflit entre indépendantistes... Une lutte fratricide tellement sanglante, entre 1956 et 1962, que les protagonistes en oublieront souvent leur ennemi le plus évident : le système colonial français.

En 1926, Messali Hadj, le père fondateur du nationalisme algérien au sein duquel de nombreux responsables du FLN feront leurs armes, crée l'Étoile nord-africaine. Interdite par les autorités coloniales, l'ENA sera remplacée par le Parti du peuple algérien (PPA) en 1937 et par le Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD) en 1946, autres formidables machines à rassembler et à sensibiliser les Algériens à l'injustice coloniale. Le FLN verra le jour plus tard, bien plus tard, en 1954.

L'histoire du père de Lakhdar Belaïd, c'est d'abord celle-là. Un homme, très jeune, traumatisé par la pauvreté, quitte son village de petite Kabylie pour trouver du travail. Il s'installe d'abord dans la plaine de la Mitidja. En 1951, Salah Belaïd se résigne à franchir la Méditerranée, à traverser la métropole pour plonger dans les mines du Pas-de-Calais. Parti pour lutter contre la famine des siens, cet Algérien illettré de vingt-deux ans recevra une alimentation aussi inattendue qu'enivrante. Dans les baraquements du bassin minier, dans les cafés-hôtels de la métropole lilloise, les hommes de Messali Hadj viennent à la rencontre des immigrés pour leur prêcher la « bonne parole ». En débarquant à Carvin, Salah Belaïd s'aperçoit qu'il existe une société algérienne en gestation. Et que ses citoyens, ses cadres l'attendent « là-haut » dans le Nord-Pas-de-Calais. Jusqu'à son dernier souffle, Belaïd n'abandonnera jamais sa vénération pour un homme : Messali.

Il existe un stéréotype selon lequel la présence algérienne en France débiterait avec la guerre d'Algérie. La réalité est tout autre. Les Algériens sont arrivés en métropole dès les années 30. Cette immigration est alors essentiellement originaire de Kabylie et représente près de 100 000 personnes. Enfin, elle est relativement âgée. Les candidats à l'exil ont souvent la trentaine. Ce sont des paysans envoyés par le village avec pour mission d'expédier des mandats postaux. Là est la première vague, celle de l'entre-deux-guerres. Elle a laissé des empreintes en se fixant en région parisienne, dans la région lyonnaise ou encore dans le Nord-Pas-de-Calais. Les Algériens ont alors épousé la carte de l'industrialisation de la France.

Dès les années 30, les cafés-hôtels deviennent des lieux de vie et de mémoire. On y prend les nouvelles du « bled », on y recherche du travail ou on y fait la prière du vendredi. Les premières vagues d'immigrés y donneront naissance au premier mouvement nationaliste, l'Étoile nord-africaine (ENA) fondée par Messali Hadj. Comme d'autres immigrés, Salah Belaïd a vu son sentiment national naître de l'exil. C'est d'ailleurs souvent

loin de sa terre que l'on découvre l'entre-soi, une connivence avec d'autres exilés. En même temps, dans le cadre colonial, il est difficile de s'organiser. C'est l'autre grand paradoxe : il est nécessaire d'aller dans l'immigration, de rejoindre cette France à laquelle il va falloir s'opposer, pour être en mesure de mettre en place un mouvement politique moderne qui soit à mi-chemin entre l'idée républicaine et socialiste, et le sentiment d'appartenance à une identité religieuse.

Cette première vague laissera sa marque sur la suivante, celle du père de Lakhdar Belaïd. Elle débarque entre la fin de la Deuxième Guerre mondiale et le déclenchement de la guerre d'Algérie. Cette vague a d'autres particularités. Les gens viennent maintenant de toutes les régions. Dans le Constantinois (à l'Est), il faut notamment fuir la famine de 1944-1945. On vient également de l'Ouest algérien.

Les années 1950-1952 voient aussi le début de l'immigration familiale. On assiste à une autre construction de l'exil algérien. Celui-ci va s'enraciner. Ces immigrés sont davantage formés que leurs prédécesseurs. Ils comptent de nombreux ouvriers qualifiés qui investiront notamment les grands bastions de la métallurgie. La plupart de ces ouvriers rejoignent les syndicats, essentiellement la CGT et Force ouvrière. Ils sont surtout fortement engagés politiquement dans la fédération de France du Parti du peuple algérien-Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (PPA-MTLD), également fondé par Messali Hadj. Avant 1954, le PPA-MTLD compte 10 000 militants sur les 200 000 Algériens de France.

Dirigée par Embarek Filali, la fédération de France du PPA-MTLD est très bouillonnante. Elle connaît une effervescence culturelle et politique intense. L'image de l'immigré, ouvrier sans mémoire, sans politique, sans passé, malheureusement encore tenace aujourd'hui, ne correspond vraiment pas à la réalité. La fédération de France du PPA-MTLD était très promessaliste. Elle a cependant été secouée par de graves conflits. Le plus célèbre est

certainement la crise berbériste de 1948-1949. Le mouvement nationaliste est alors agité par la réflexion sur l'identité d'une future Algérie indépendante. La nation à venir doit-elle se revendiquer comme uniquement arabe et islamique, ou également souligner toutes ses particularités, notamment berbères ? On sait que les tenants du dogme arabo-islamique l'emporteront. Ces coups d'éclat ont cependant le mérite de provoquer de nombreux débats dans l'immigration. Avant la guerre d'Algérie, les ouvriers exilés menaient une double existence. Une fois les sirènes des entreprises éteintes, l'existence du militant débutait. Même si la plupart étaient d'un faible niveau d'instruction, les immigrés se passionnaient pour la politique. Ils discutaient ou écoutaient beaucoup la radio, lisaient ou se faisaient lire les journaux.

Le PPA-MTLD est alors le seul mouvement nationaliste moderne et constitue également une école formidable. On y apprend à lire, mais « le » parti suscite également des débats sur le communisme, sur la révolution nassérienne, sur le rapport à la France ou avec le syndicalisme. Un peu plus d'un an avant le déclenchement de la guerre d'Algérie, les Algériens de France seront profondément marqués par un événement dramatique. Le 14 juillet 1953, à Paris, des nationalistes algériens défilent en fin de cortège de la CGT. Ils brandissent des portraits de Messali et des banderoles réclamant la libération du « chef national ». Sur la place de la Nation, la police tire en plein jour et sans avertissement. Il y a sept morts. Ce drame et la faible réaction syndicale qui a suivi ont marqué les esprits. Le racisme, y compris dans les entreprises, les contrôles au faciès... Tout cela construit, fabrique l'imaginaire par rapport à la France, par rapport au colonialisme et pousse une majorité d'Algériens immigrés vers le mouvement nationaliste indépendantiste.

Le 1^{er} novembre 1954, les premiers coups de feu de la guerre d'Algérie sont tirés par des membres du Front de libération nationale (FLN). Pour les Algériens de France, le FLN est, au départ, une organisation totalement inconnue. Pour eux, celui qui a

déclenché la « révolution », c'est Messali. En réalité, des responsables indépendantistes, lassés des querelles intestines du PPA-MTLD, ont pris sur eux de lancer l'insurrection. Pour les immigrés, le FLN n'existe pas et ils auront d'abord tendance à s'en méfier au fur et à mesure de son développement en métropole. Aux yeux des expatriés, le FLN apparaît comme un mouvement d'étudiants cherchant à les contrôler. Pour eux, Messali reste le chef. Le FLN et le Mouvement national algérien (MNA), fondé par le vieux chef en décembre 1954, s'affrontent. La violence entre nationalistes se développe à une grande échelle. Le FLN ne cherche plus simplement à symboliquement « tuer le père ». En Algérie, le 29 mai 1957, il massacre 374 villageois soupçonnés de sympathies messalistes, à Melouza. Cette même année, en France, toute la direction de l'USTA (Union syndicale des travailleurs algériens), le syndicat messaliste, est liquidée. Messali lui-même échappera à plusieurs tentatives d'assassinat. Les groupes de choc du MNA riposteront et se distingueront également par leur violence.

On plonge dans l'horreur. Toute dimension politique disparaît progressivement. La « lutte fratricide » emprunte davantage aux excès aussi passionnels que sanglants d'un William Shakespeare qu'aux principes de la lutte révolutionnaire. Les divergences politiques ne sont plus lisibles. On ne perçoit plus que la haine, les représailles, la vengeance. Pourtant, les différences idéologiques existaient. Le MNA se voulait le défenseur d'une « Conférence de la table ronde », avec toutes les sensibilités algériennes représentées, et donc d'une pluralité politique. En face, le FLN se présentait comme « l'unique représentant du peuple algérien ». Le MNA défendait le principe d'une « Assemblée constituante », et donc le respect des différences politiques. Le FLN était « socialiste » dans le style, dogmatique, des années 50. Mais toutes ces différences de programmes sont masquées par le sang. Entre 1956 et 1961, cette guerre fratricide fera 4 000 morts et 12 000 blessés uniquement en métropole. Dans l'immigration, cette histoire – honteuse

MON PÈRE, CE TERRORISTE

à plus d'un titre – est très difficile à affronter. D'où le silence des pères... D'où l'importance du livre de Lakhdar Belaïd. Ce type de document fait revenir cette histoire sous la plume des fils. Ces derniers cherchent à faire resurgir une histoire maudite, oubliée et cruelle... Leur héritage.

Benjamin Stora

Introduction

C'est une étrange garde d'honneur. Autour de moi, encadrant la vaste châsse déposée au centre de la benne découverte, cinq hommes. Je n'en connais qu'un, mon cousin Hocine. Le camion s'ébranle. Sous le ciel bleu de la Mitidja, le monde vacille. Instinctivement, ma main agrippe une ridelle. Lentement, très lentement, le convoi traverse les venelles de la petite bourgade. À notre passage, les commerçants se précipitent sur leurs volets métalliques. La chute paniquée des rideaux mal huilés rappelle les rafales d'armes automatiques. Un paysage sonore devenu si banal dans cette région longtemps transformée en zone de guerre. Algérie, Mitidja, 17 novembre 1996. Nouveau territoire d'insécurité. Les maquis islamistes commencent à refluer, mais l'armée est toujours là. Cantonnés derrière leurs sacs de sable, des militaires en tenue léopard se recroquevillent contre leur Kalachnikov. Ici, lorsque les bombes éclatent, les enfants pointent l'index vers le ciel et crient : « *Allah Akbar !* »

Étrange paysage. Champs à la terre rouge et grasse, nouveaux quartiers composés de cubes de béton entremêlés comme des dominos. Le sentiment de traverser un *pueblo* mexicain oublié par le temps. Dans quelques mois, à un jet de pierre, une autre ville nouvelle de cette morne banlieue d'Alger connaîtra l'un des pires massacres du monde contemporain. Combien de morts à Bentalha ? Trois cents ? Quatre cents martyrs sous les balles et les lames de sanguinaires ? Surprenants barbus, égorgeant sans

hâte alors que l'Armée nationale populaire campe à deux pas... sans intervenir. Étrange Mitidja.

Les Lego de béton sont derrière nous. Bizarrement, c'est maintenant que j'apprécie l'Algérie de novembre. La température est douce, une légère brise me caresse le visage. Au loin, la montagne se dessine. De chaque côté de la route campagnarde, les longues branches des citronniers croulent sous des fruits jaune-vert. L'espace d'une seconde, j'oublie le motif de ce voyage éclair. La raison pour laquelle les passants et les *fellah* (paysans) adressent des gestes amicaux à notre camion et aux véhicules où les membres de ma famille ont pris place.

Le 14 novembre 1996, je suis à Paris. Dans mon bureau de *L'Événement du jeudi*, je me demande comment traiter l'actualité algérienne. Élu moins d'un an plus tôt, le président Zéroual convoque un référendum afin de modifier la Constitution – officiellement, il s'agit de construire une « nouvelle Algérie ». Comme d'habitude, mes collègues s'épuisent à faire semblant d'y croire. Comme à l'accoutumée, je hurle à la fumisterie politique. Le scrutin sera truqué. Comme d'habitude. À l'image de ses prédécesseurs, Zéroual s'efforce de bétonner sa position personnelle. Personne ne m'écoute. Comme d'habitude. Je rentre me coucher furieux et bourré d'angoisse. Toute la semaine, un poing invisible m'a comprimé le ventre et je n'ai pensé qu'à une personne : mon père. Ainsi que de nombreux immigrés, mes parents ont bâti une maison dans la Mitidja, aux portes d'Alger. Cette plaine fertile est maintenant l'un des principaux champs de bataille de la guerre civile algérienne. Régulièrement détruites par des commandos islamistes, les lignes téléphoniques n'y existent plus. Mes parents sont souvent injoignables pendant de longues périodes, sauf lorsqu'ils rendent visite à des proches.

L'instinct ? Quelques jours plus tôt, en téléphonant chez ma tante à Alger, j'ai eu de la chance. Mes parents étaient là. J'ai pu échanger quelques mots avec ma mère et, surtout, avec mon père.

L'instinct... Je l'ai supplié de rentrer. Depuis près de dix ans, son insuffisance cardiaque m'inquiète. Le patriarche de soixante-sept ans s'est contenté de souligner à quel point il était heureux de parler enfin à son fils. Le téléphone à peine raccroché, j'ai appelé mes frères et sœurs. Certains vivent encore dans notre maison familiale de Roubaix. Mon message est aussi court que simple : les parents sont enfin accessibles ! Leurs huit autres enfants vont pouvoir échanger quelques mots avec eux, avec leur père. L'instinct... Cette maison de Roubaix, j'y ai passé mon enfance. Dans cette vaste bâtisse acquise dans l'ancienne capitale textile au milieu des années 70, je finirai par dénicher des documents, bribes d'une autre histoire. Celle que mon père a toujours occultée. La guerre fratricide entre indépendantistes algériens. La lutte féroce entre le FLN et le MNA, auquel appartenait mon père¹. Ces documents évoquent un autre 14 novembre, celui de 1958. Ce jour-là, dans la citadelle de Lille, face au tribunal permanent des forces armées, le commissaire du gouvernement tend l'index vers un homme et aboie :

– Je réclame la tête de M. Belaïd !

Pendant deux jours, les magistrats militaires se sont penchés sur les conséquences d'une embuscade sanglante.

Cette phrase est-elle revenue à l'esprit de mon père, cette nuit du 14 novembre 1996, lors de la fuite éperdue jusqu'à l'hôpital de Rouiba à travers des barrages servis par des militaires paranoïaques au point d'être aussi dangereux que les terroristes en maraude ? Boussad, le jeune médecin, ne peut rien faire. À Rouiba, l'urgentiste de garde affiche la même impuissance. Il suffit de lire *Le Serment des barbares* de Boualem Sansal pour saisir l'état pathétique de cet hôpital et de ses installations. Le seul à sourire, l'index tendu vers le ciel, c'est mon père.

Le grincement des freins du camion... Devant nous, la poitrine bardée de cartouchières, le garde communal s'écarte, désigne une

1. FLN : Front de libération nationale. MNA : Mouvement national algérien.

enceinte entourée de hauts murs. Un concierge pousse les grilles. La garde d'honneur saute du camion. Délicatement, la lourde châsse est posée au sol. À mes pieds, la bouche est là, prête à gober sa proie. Tout ça pour ça. Soixante-sept ans de galère. À courir pieds nus derrière les chèvres kabyles, à travailler dans les grands domaines coloniaux, à s'échiner au fond des mines de charbon du Pas-de-Calais. Et puis cette rencontre avec le MNA. Cet engagement auprès de Messali Hadj, le père fondateur du nationalisme algérien. Et, enfin, la guerre sanglante avec les « félons » du FLN. Ces « pourris » qui ont poignardé le vieux Messali dans le dos en créant un mouvement dissident. Un mouvement qui finira par conquérir l'Algérie.

La châsse est enfin vide. Quelques prières, des pelletées de terre... La bouche peut se refermer. Elle a reçu son offrande. Encore une fois, l'Algérie a avalé l'un de ses enfants. Gobé l'un de ces anonymes qui, des années durant et au péril de sa vie, s'est battu à la fois pour l'indépendance de l'Algérie et contre le FLN. Un homme pour qui la révolution ne s'est pas achevée en 1962. Un pion mort en colère. Je repars très vite pour la France. L'Algérie m'a bouffé mon père, je ne veux pas assister à sa digestion. Je quitte la Mitidja mythique pour les territoires industriels et arasés du Nord-Pas-de-Calais. Cet anonyme, je veux découvrir ses actes. Ceux commis avant ma naissance. J'ai le droit de savoir pourquoi mon père a frôlé la guillotine. Bien avant 1954, la guerre d'Algérie a commencé dans les frêles baraquements du bassin minier, dans la médina de Lille et au fond des courées de Roubaix. Je veux savoir pourquoi, ensuite, des frères d'armes algériens se sont affrontés, déclenchant une « guerre dans la guerre » qui tuera plus de 4 000 personnes en France métropolitaine. Ma région natale a constitué l'un des théâtres les plus sanglants de ce conflit : près de 600 morts de 1956 à 1962 ; pour la seule ville de Roubaix, celle où j'ai grandi : 158 attentats entre mars 1956 et décembre 1961. Le bilan est lourd, très lourd : 94 morts (dont 13 Européens) et 231 blessés. En comparaison, des groupes comme l'ETA font

MON PÈRE, CE TERRORISTE

presque figure d'amateurs. De la fin des années 70 à aujourd'hui, le nombre de personnes assassinées par le mouvement clandestin basque oscille entre 800 et 900 victimes.

La vérité est mon droit. Même si j'ai toutes les raisons d'en avoir peur.

